

## QU'EST-CE QU'UNE FAMILLE ?

1. Qu'est-ce qu'une famille ? On peut s'étonner que nous soyons ici, ensemble, à poser cette question, et certains ne manqueront pas de croire que notre démarche ne pourra que conduire soit au ressassement de choses banales, soit à la complication de choses simples. Nous n'aurions pas d'autre alternative, avec une telle question, que d'enfoncer des portes ouvertes ou de couper les cheveux en quatre.

En même temps, on le devine, les premières évidences se cachent toujours dans leur lumière. Ce n'est pas seulement comme le nez au milieu de ma figure, trop proche pour être vu ; ni comme le paysage cent fois retraversé, tellement connu qu'il s'efface. C'est surtout comme une source qui éclaire et fonde les autres choses, mais qui ne peut pas, dès lors, être elle-même fondée ni éclairée. Devant cette source, nous sommes semblables à des oiseaux de nuit qui voudraient regarder le soleil en face.

Nous provenons tous d'une famille, nous commençons tous avec un nom de famille, nous avons tous eu une certaine famille pour berceau. La famille est un *fondement*. Or, si elle est un fondement, on ne saurait « fonder la famille ». Si elle se situe au principe de nos vies concrètes, il devient impossible de la justifier ou de l'expliquer, parce qu'il faudrait recourir à un principe antérieur, et la famille ne serait plus qu'une réalité secondaire et dérivée, non pas une matrice. Les théoriciens qui voudraient que la première communauté humaine fût issue d'un contrat passé entre individus asexués et solitaires, déclarent eux-mêmes qu'il s'agit là d'une fiction, d'une hypothèse de travail, et non d'une réalité<sup>1</sup>. Il n'y a pas, au niveau humain, de principe antérieur à la famille. On ne peut donc pas l'expliquer ni la justifier, on peut seulement expliciter sa présence, qui nous devance toujours.

Et c'est pourquoi ceux qui attaquent la famille dans son évidence sont si difficiles à contester. Expliquer que l'homme descend du singe est plus facile que d'expliquer qu'un enfant descend d'un homme et d'une femme, parce que dans le premier cas, la thèse réclame effectivement des explications, et même des explications nombreuses, alors que dans le second, il n'y a rien à expliquer, il ne s'agit même pas d'une thèse, mais d'un donné absolument initial, comme l'existence du monde extérieur. Or comment prouver que le monde extérieur existe ? Comment montrer à quelqu'un que le soleil éclaire ?

2. Et pourtant le soleil manifeste les couleurs et, par-là, indirectement, se manifeste. Et la famille, dont nous avons à parler, manifeste et se manifeste. On a beau contester, cela se manifeste. Et cela ne se manifeste pas que dans les rues, cela se manifeste en nous, dans nos culottes, si j'ose dire, qu'on le veuille ou non, cela se manifeste aussi bien à l'église que dans une soirée LGBT, cela se manifeste par la barbe d'un capucin aussi bien que par la poitrine d'une Femen. Pour que cela ne se manifeste plus, il faudrait être un ange.

<sup>1</sup> Rousseau écrit dans l'introduction de son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) : « Commençons donc par écarter tous les faits. » Mais, au début du *Contrat social* (I, 2), il ne peut s'empêcher d'admettre le fait fondamental : « La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille. »

Cette manifestation est si irrésistible que nous assistons depuis quelques décennies, de la part de ceux-là mêmes qui voulaient se débarrasser de la famille, à un étrange retour du refoulé familial. Ceux qui dénonçaient la famille comme l'institution répressive et oppressive de base, veulent à présent faire de l'enfant le produit d'une manipulation génétique (puisque l'égalité réclame que deux femmes ou deux hommes puissent également en avoir avec leurs propres gamètes), ce qui est aller bien au-delà de l'oppression ou de la répression, puisque c'est courir vers une fabrication pure et simple, et faire despotiquement de l'enfant l'objet d'un planning, la réalisation d'un fantasme, et plus encore un cobaye de laboratoire. Cette contradiction prouve qu'on ne peut déconstruire le naturel, mais seulement construire à côté son simulacre, comme on ne fabrique une intelligence artificielle que d'après le peu que l'on a compris de l'intelligence humaine.

**3.** Qu'est-ce donc qu'une famille ? Les gens les mieux intentionnés à son égard insistent sur certains éléments de définition. J'en retiendrai trois :

1) La famille est d'abord le lieu du premier *amour*. Il est fondamental que les parents s'aiment et que l'enfant soit aimé, sans quoi la famille ne peut que se dessécher ou se décomposer ;

2) La famille est le lieu de la première *éducation*. L'enfant y naît à partir d'un projet parental responsable, où l'on songe à son futur, à son édification, à sa qualification avec la plus grande compétence possible ;

3) La famille humaine est aussi un lieu de respect des *libertés*. Les parents s'y sont unis par un contrat, et, à travers leur mission éducative, ils contribuent, non à renforcer la dépendance, mais à promouvoir l'autonomie de l'enfant.

Nous insistons souvent sur ces caractéristiques, parce que nous songeons au *bien* de l'enfant. Mais ce faisant nous manquons *l'essence* de la famille, et, alors même que nous pensons la défendre, nous fourbissons les armes qui permettent de l'attaquer. À trop se préoccuper du *bien* de l'enfant, on oublie *l'être* de l'enfant. À trop s'attarder sur les *devoirs* des parents, on oublie *l'être* du père et de la mère. Les éléments que nous venons de proposer – amour, éducation, liberté – disent tout sauf l'essentiel, à savoir que les parents sont les parents, et l'enfant est leur enfant.

**4.** Et voilà la conséquence fatale : en prétendant fonder la famille parfaite sur l'amour, l'éducation et la liberté, ce qu'on fonde, en vérité, ce n'est pas la perfection de la famille, mais *l'excellence de l'orphelinat*. Cela ne fait aucun doute : dans un excellent orphelinat, on aime les enfants, on les éduque, on respecte leur personne. On y est même en quelque sorte dans la plénitude du projet parental, puisque prendre soin des enfants est le projet constitutif d'une telle entreprise.

Ne considérer la famille qu'à partir de l'amour, de l'éducation et de la liberté, la fonder sur le bien de l'enfant en tant qu'individu et non en tant qu'enfant, et sur les devoirs des parents en tant qu'éducateurs et non en tant que parents, c'est proposer une famille déjà défamilialisée. Car on pourra toujours vous dire qu'un père et une mère peuvent être moins aimants, moins compétents et moins respectueux que deux hommes ou deux femmes, et certainement moins efficaces que toute une organisation composée des meilleurs spécialistes. Cette organisation d'individus compétents pourra passer pour la meilleure des familles, et la meilleure des familles s'identifiera au meilleur des orphelinats.

5. Pourquoi manquons-nous si facilement l'essence de la famille ? Parce que le principe de la famille est trop élémentaire, trop humble, trop animal en apparence, et donc honteux (ne parle-t-on pas de « parties honteuses » ?). Vous avez compris, le principe de la famille est dans le sexe. Même quand il s'agit d'une famille adoptive, même quand il s'agit d'une famille spirituelle, où le père est un père abbé, et les frères sont des moines, les pures et hautes dénominations qu'on emploie viennent d'abord de la sexualité. Les noms du père et du fils s'énoncent à partir de ce fondement sensible qui est notre fécondité charnelle.

C'est parce qu'un homme a connu une femme, et que de leur étreinte, par surabondance, ont jailli des enfants, qu'il y a ces noms de famille, ces noms de père, de mère, de fils, de fille, de soeurs et de frères. Le mot qui achève la devise républicaine : « fraternité », procède lui-même du sexe et de la famille naturelle. Quant aux fameuses théories du genre, qui croient pouvoir affirmer que la masculinité et la féminité ne sont que des constructions sociales, elles s'appuient elles aussi sur la différence des sexes, sans lesquels l'idée même du masculin ou du féminin ne nous viendrait pas à l'esprit.

6. La famille est donc d'abord le lieu où s'articulent la différence des sexes et la différence des générations, ainsi que la différence de ces deux différences. La différence des sexes, à partir de la fécondité propre à leur union, engendre la différence des générations, et cette différence des générations n'a rien d'analogue avec la différence des sexes. L'interdit fondamental de l'inceste nous le signale, mais aussi le fait que lorsque l'homme s'unit à sa femme, il ne cherche pas d'abord à avoir un enfant, il cherche d'abord à s'unir à sa femme, et l'enfant advient, comme un surcroît.

La famille noue ainsi cinq types de liens : conjugal (de l'homme et de la femme), filial (des parents aux enfants), fraternel (des enfants entre eux), à quoi s'ajoutent deux autres que l'on oublie souvent, et qui sont pourtant décisifs pour l'inscription historique et déjà politique de la famille. D'abord, le lien des grands-parents aux petits-enfants, qui permet de tempérer l'influence des parents, et d'ouvrir le temps de la famille à celui de la tradition<sup>2</sup>. Il y a encore un cinquième type de lien que tend à occulter l'idéal du couple mais que ne manque pas de rappeler la belle-mère : je veux parler du lien avec la belle-famille – ce que l'on pourrait appeler la « théorie du gendre ». Avec lui, l'alliance conjugale se double d'une alliance pour ainsi dire tribale, et ouvre l'espace de la famille à celui de la société.

<sup>2</sup> Je pense à l'usage grec de la paponymie : « Selon cette coutume, le fait pour un homme de prénommer son fils aîné du prénom de son propre père confirme à la fois et transcende que tout parent retrouve ses propres parents à travers ses enfants. La permutation symbolique implique au minimum la succession de trois générations pour fabriquer de l'humain institué » (Pierre LEGENDRE, *Filiation, Filiation. Leçon IV*, Éd. Fayard, 1990, p. 62).

Or la particularité de ces liens familiaux, c'est qu'ils ne se fondent pas d'abord sur une décision, mais sur un *désir*, c'est qu'ils ne viennent pas d'abord d'une convention, mais d'un élan naturel. Bien sûr, le désir doit y être assumé dans la décision (ou plutôt le consentement), et la nature s'y déploie à travers des aspects conventionnels. Mais il y va d'abord de quelque chose qui nous traverse, une donation, qui vient de l'autre et va à l'autre, et donc dépasse nos calculs. Cela nous emporte plus loin que nous-mêmes, plus loin que nos projets individuels (qui peut former le projet d'avoir une belle-mère ?), parce que cela nous ouvre à l'autre sexe et à l'autre génération, parce que cela nous intéresse à un temps qui n'est déjà plus le nôtre.

**7.** Disons-le simplement : aucun calcul ne peut avoir pour résultat une naissance. Personne ne peut se dire honnêtement : « Ça y est, je suis prêt, je suis assez mûr, assez compétent pour avoir un enfant, je sais parfaitement comment il faut s'y prendre pour en faire un homme accompli, j'ai le droit souverain de le faire venir au monde et d'être son maître. » Comment donc pourrions-nous avoir le droit d'élever un enfant, quand nous sommes nous-mêmes si bas, quand nous ne comprenons pas le mystère de la vie ?

Il ne s'agit donc pas d'un droit, mais d'un fait. L'enfant advient selon un don de la nature, et de ce don nous ne sommes jamais vraiment dignes. Il est le surcroît d'un amour sexuel, et non le résultat d'une visée directe. Car aucune assurance humaine, technique ou morale, ne peut être légitimement à l'origine de sa venue. Si sa présence relevait de notre compétence, alors nous le dominerions absolument, il serait un rouage dans un dispositif, une étape dans un projet, et non l'événement de la vie qui commence et toujours nous dépasse. Lorsqu'un enfant lance à ses parents : « Je n'ai pas choisi de naître », les parents peuvent toujours lui retourner la politesse : « Nous non plus, nous n'avons pas choisi, cela nous a été donné, et nous essayons de changer notre surprise en gratitude. »

**8.** Nous pouvons à présent reprendre les trois éléments dont nous avons parlé plus haut : l'amour, l'éducation, la liberté, et voir comment ils se spécifient au sein de la famille, à partir de cette donation qui nous dépasse.

Première spécificité : l'amour familial est essentiellement un *amour sans préférence*. Il ne relève pas du choix ni de la comparaison. Cela vaut spécialement pour la relation entre les parents et les enfants. L'amour des parents et des enfants est fondé sur la filiation elle-même et non sur des affinités électives. On le sent très bien lorsque le père est un lecteur de Tite-Live tandis que le fils se consacre aux jeux vidéo. Jamais ils n'auraient songé à se trouver dans le même salon. Jamais ils n'auraient formé ensemble un club. Mais la famille est le contraire du club électif ou sélectif. Les liens du sang y brisent les chaînes du parti tout autant que les chaînettes du caprice. L'enfant est toujours tel que les parents ne l'auraient pas voulu, mais aussi tel qu'ils l'aiment, et donc qu'ils consentent inconditionnellement à l'accueillir. Les parents sont toujours tels que les enfants leur auraient préféré des héros de films : Charles Ingalls, par exemple, ou Yoda, mais aussi tels qu'ils les aiment, malgré tout, de cet amour constitutif, qui précéda leur propre conscience d'eux-mêmes, et donc tels qu'ils doivent inconditionnellement les honorer.

La famille, c'est toujours l'amour du vieux con et du jeune abruti, et c'est cela qui la rend si admirable, c'est cela qui en fait l'école de la charité. La charité est l'amour surnaturel du prochain, celui qu'on n'a pas choisi et qui nous est de prime abord antipathique. Or les premiers prochains que l'on n'a pas choisis, et qui nous sont souvent insupportables, ce sont nos proches.

**9.** Deuxième spécificité : dans la famille, le lien éducatif se fonde sur une *autorité sans compétence*. On n'attend pas d'être un bon père ou une bonne mère pour avoir un enfant. Sans quoi on attendrait toujours. La paternité vous tombe dessus, parce que le désir vous a tourné vers une femme. Quel rapport entre les deux ? La biologie y voit une continuité. Mais la phénoménologie, disons la lecture de l'expérience vécue, montre une disproportion radicale, sinon une rupture entre le désir érotique et l'accueil d'un enfant. La paternité n'est

pas une anticipation. C'est la présence de l'enfant qui vous la donne, cette paternité, c'est lui qui vous en investit soudain, comme d'un costume trop grand.

On peut comprendre, s'il en va ainsi, la réticence des fabricateurs du *Meilleur des mondes* : « En quoi celui qui a simplement couché avec une femme serait-il habilité à élever un enfant ? En quoi sa libido bestiale lui octroie-t-elle une quelconque compétence éducative ? » Cette réticence conduit fatalement au règne des incubateurs et des pédagogues, et à la mise au rebut des véritables parents. Le *père* est alors remplacé par l'*expert*, et la famille, par la firme professionnelle.

Mais, dans la famille, il ne s'agit pas d'abord de projet d'éducation mais de réalité de la *filiation*. Ce n'est pas la compétence qui y fonde l'autorité. C'est l'autorité reçue, malgré ses faiblesses, qui se met par la suite en quête d'une certaine compétence, sans doute, mais qui possède aussi son efficacité propre quoique paradoxale. L'autorité sans compétence a une valeur en soi, et même une valeur sans prix. D'une part, le père y montre qu'il n'est pas le Père, avec une majuscule, qu'il est lui-même un fils, et donc qu'il doit avec son fils se tourner vers une autorité plus haute que la sienne. D'autre part, puisque son autorité ne vient pas d'une compétence, mais d'un don, le père ne peut pas faire de l'enfant sa créature, et essayer de le valoriser sur sa propre échelle de valeurs : il doit l'accueillir comme un mystère. Et c'est cela l'autorité la plus profonde, qui se distingue de toute compétence fonctionnelle. Elle n'instruit pas l'enfant en vue de telle ou telle qualification particulière, elle lui manifeste le mystère de l'existence comme don reçu.

**10.** Enfin, troisième spécificité en droite ligne de celles qui précèdent : dans la famille s'exerce une *liberté sans maîtrise*, quelque chose, nous l'avons déjà vu, qui n'est pas la liberté d'indépendance ou de pure décision, mais une liberté de consentement à ce qui est donné. Le projet parental est vite brisé par l'aventure familiale. Car il s'agit bien d'une aventure, et non d'une projection. Toutes les tragédies antiques en témoignent, qui mettent toujours en scène des histoires de famille. Mais il y a aussi ce fait ordinaire qui appartient plutôt à la comédie selon Molière : le fils ou la fille n'ont de père et de mère que pour les quitter, fonder une autre famille, épouser un parti qui n'est souvent pas le meilleur aux yeux de leurs parents.

La famille est toujours en excès sur elle-même, non seulement par le don de la naissance, mais aussi par les alliances extérieures dont elle procède et vers lesquelles elle va. Il y a votre belle-mère, et puis il y a la belle-mère de votre propre fils, il y a cette extension de proche en proche qui, d'après Aristote, constitue le village puis la cité.

Cette liberté sans maîtrise, qui vous lance dans une aventure et même dans un drame, répond à des liens qui ne sont pas contractuels. On aimerait bien ne vivre que selon des contrats et pouvoir ajuster les rapports selon sa convenance, se dégager dès que ça sent la crise. Or, on peut changer d'associé, mais on ne peut pas changer d'enfant. Et l'on peut devenir copain avec un plus âgé que soi, mais on ne peut, sans fausseté, devenir le copain de son père. Comme la différence sexuelle empêche la fusion, la différence générationnelle interdit le nivellement. Il faut faire avec un *ordre causal*, une hiérarchie donnée, un patrimoine hérité, ce qui invite la liberté à s'ouvrir aux distinctions du réel, et à ne pas sombrer dans l'*indifférenciation* d'une prétendue toute-puissance.

**11.** Nous pouvons à présent approcher la famille dans le secret de son essence. Elle n'est pas une chose parmi d'autres, mais *foyer*, et non pas « foyer clos », mais foyer rayonnant. Un foyer, en peinture, n'est pas un objet qui apparaît dans une perspective, mais le point à partir duquel s'ouvre la perspective. Un foyer est aussi un feu, à savoir lumière et chaleur, et donc quelque chose qu'on n'éclaire pas avec autre chose, mais qui s'éclaire de lui-même, qui se manifeste de lui-même. Je veux dire par là que la famille, avant d'être un objet de pensée, est ce à partir de quoi nous nous sommes mis à penser. Souvent, on l'oublie, comme on oublie le sol, comme on ne voit pas ce qui nous tient et nous pousse en avant. À partir de cet oubli et de la fiction individualiste qui en découle, nous avons tendance à dissocier le *logique* et le *généalogique*. Nous posons l'homme comme individu doué de raison, et refusons de le reconnaître comme fils de ses pères. Or il est l'un avec l'autre. La tradition chrétienne nous le rappelle divinement. Pour elle, le *Logos* est le nom grec de la raison, mais c'est aussi le nom évangélique du Fils.

Qu'est-ce donc qu'une famille ? On peut l'envisager à partir de ce que nous avons dit : la famille est *le socle charnel de l'ouverture à la transcendance*. La différence sexuelle, la différence générationnelle, et la différence de ces deux différences, nous y apprennent à nous tourner *vers l'autre en tant qu'autre*. C'est le lieu du don et de la réception incalculables d'une vie qui se déploie avec nous mais aussi malgré nous, et qui nous jette toujours plus avant dans le mystère d'exister.

**12.** C'est comme ce premier lieu de l'existence qu'elle est aussi lieu de résistance. Résistance à l'idéologie, à la bien-pensance, à la programmation. La famille est la communauté originelle, donnée d'abord par nature et non seulement instituée par convention. Elle offre donc toujours, par son ancrage sexuel, un contrepoint à l'artifice, et ménage un espace pour ce qu'on peut appeler une vérification.

L'homme public peut cultiver son image de façade, montrer son plus beau profil sur les réseaux sociaux, mais quel est son visage dans le privé, devant sa femme et ses enfants ? Le grand Hercule, qui a vaincu les monstres, se trouve minable devant Déjanire. Le jeune génie, qui perce sur les étagères, a honte d'être vu avec son papa et sa maman, lesquels attestent de son origine commune. La volonté de puissance est toujours contrariée par la proximité familiale. Et c'est pourquoi le totalitarisme aussi bien que le libéralisme, l'emprise technologique aussi bien que le fondamentalisme religieux, commencent toujours par mettre la famille sous tutelle, avant d'essayer de la détruire.